

FOURNIER, E., 1983, *La mère d'Édith*, Libre Expression, Montréal

Jean Carette

Volume 9, numéro 1, juin 1984

Pratique analytique et psychose

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030228ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030228ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Carette, J. (1984). FOURNIER, E., 1983, *La mère d'Édith*, Libre Expression, Montréal. *Santé mentale au Québec*, 9(1), 182-183.
<https://doi.org/10.7202/030228ar>

**FOURNIER, E., 1983, *La mère d'Édith*,
Libre Expression, Montréal**

La mère d'Édith, Lorette Fournier, est une femme «digne», jusqu'à en oublier la tendresse et le don des larmes, une femme rationnelle et raisonnable, au point d'y perdre l'indulgence compréhensive, une femme intransigeante sur des principes éducatifs en avance sur son temps, une femme attentive et exigeante, contrôlante et possessive, acharnée à courir après un bonheur, qui pourrait donner un sens à sa vie.

À côté d'elle, le père est très effacé, bien que très présent à ses trois filles. Il meurt un soir d'avril et son corps mort partage avec sa fille malade l'inconfort de la même ambulance. Ce soir-là Édith «avale sa vie d'enfant» une fois pour toute mais sans se permettre cependant de pleurer.

C'est aussi à partir de cette date que sa mère décide «d'abandonner la vie» et que tout commence pour Édith. Il faut d'abord déménager sa mère. Le monde se rétrécit : premières dégradations, premières pertes d'attention et de mémoire, les incidents se multiplient, car le cerveau chancelle, mal irrigué. La solitude s'installe et le vieillissement s'accélère. Édith est de plus en plus désorientée, et les fins de semaine que sa mère partage deviennent vite un enfer insupportable, où la culpabilité se mêle à l'angoisse. Deux essais de placement, en logement protégé et en résidence de luxe, ne font que reculer une échéance que les attermoissements administratifs d'un C.S.S.M.M. débordé permettent de ne pas encore regarder en face. Jusqu'au jour où, impuis-

sante et désespérée, Édith accompagne sa mère à l'hôpital Notre-Dame-de-la-Merci, comme dans une prison en face de l'autre, celle de Bordeaux. À sa grande surprise, Édith se sent moins seule à porter le poids des problèmes grâce à l'équipe soignante, qui en a vu d'autres. Dépouillée de sa lucidité, de sa liberté de mouvements et même de son nom, sa mère ne lui appartient plus, au point qu'Édith jalouse les personnes qui prennent soin d'elle avec la compétence que donnent le métier et l'habitude. Les paroles se font plus rares, que remplace le silence fécond des gestes et des premières caresses. Édith apprivoise une certaine qualité de présence et de communication qu'elle n'aurait pu soupçonner. Vingt-six long mois, où Édith découvre sa mère et où celle-ci retrouve sa «capacité de ressentir»; 26 mois où la mort toujours présente rend aux émotions leur libre cours, où le temps, visite après visite, permet enfin de vivre une présence sans défense; vingt-six mois au bout desquels va commencer le temps des adieux, où Édith se libère enfin de la culpabilité qui la bloquait. Elle se permet enfin de ne pas comprendre, de bercer sa mère et de chanter avec elle : délivrance mutuelle où la fille se réconcilie avec sa mère autant qu'avec elle-même, lui permettant de la quitter pour mourir, seule, à son rythme, au bout des jours, un lundi matin.

Il paraît bien tard pour présenter un livre sorti en 1983, mais il est des écritures qui méritent qu'on laisse passer le temps de leur lancement et des échos

mondains qui l'ont accompagné. Tant mieux si le livre est passé de mode : le temps est venu désormais d'en approfondir le témoignage. Comme pour la mère d'Édith, il s'agit de laisser mourir l'événement pour que se décante la vraie mémoire, c'est-à-dire ce qui mérite de persister.

Comme beaucoup, j'ai été agacé par le bruit qui a entouré la parution du livre d'Édith Fournier : la sincérité de la confidence se trouvait gâchée par l'utilisation qui m'apparaissait impudique des émotions de l'auteure et de celles de ses auditeurs ou de ses lecteurs. J'y voyais plus un coup publicitaire

d'éditeur qu'une réelle sensibilisation. Heureusement, comme entre Édith et sa mère, les bavardages ont laissé la place au silence, où nous pouvons désormais nous poser les vraies questions et mesurer les enjeux sociaux de nos réponses : les rapports entre générations, l'institutionnalisation quasi inévitable au 4^e âge, l'accompagnement difficile des mourants, le travail du deuil, le déni de la mort. Ce n'est pas le moindre mérite de la «confession publique» d'Édith Fournier, à lire comme un témoignage provoquant une indispensable réflexion sur la vie et la mort. Mais, attention! Dans le silence...

Jean Carette
